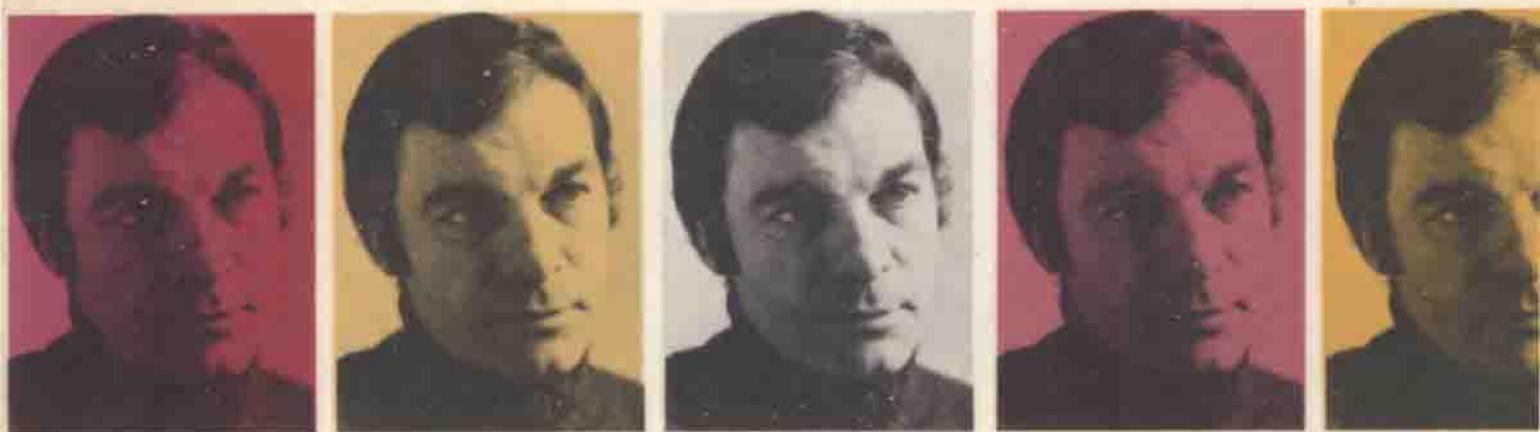


# Jacques Dupin

# L'embrasure

*précédé de Gravir*



Préface de Jean-Pierre Richard

*nrf*

*Poésie / Gallimard*





COLLECTION POÉSIE



JACQUES DUPIN

# L'embrasure

*précédé de Gravir  
et suivi de  
La ligne de rupture  
et de L'onglée*

PRÉFACE

DE JEAN-PIERRE RICHARD



GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard,*  
*1963 pour Gravir,*  
*1969 pour L'embrasure,*  
*1971 pour La ligne de rupture, L'onglée et la préface.*

## PRÉFACE

*Comment aborder le territoire de mots, de sensations, d'images qui s'invente à travers les poèmes de Dupin, et qui n'appartient aujourd'hui à nul autre? A travers quel angle du regard, quelle prise de l'esprit? Peut-être, et paradoxalement, faudra-t-il le saisir par le motif qui marque ici le déni même de toute prise, le vœu d'éliision, la passion d'insolidité : celui de la brisure. Le paysage de Dupin ne s'affirme en effet qu'en se rompant. Il naît de sa propre déchirure : disjonction qu'il réinvente, et interroge sans cesse sur le mode essentiel de l'agressivité. Foudres, rafales, chocs, saccades, lames, socs, pelles, brèches, enfoncements, éraflures, écorchures, obscurcissements, éclatements, dislocations, naufrages : voilà quelques-uns des instruments et des figures en lesquels se rêve ici, monotone et toujours varié, le si puissant dynamisme de l'assaut. S'exercent aussi d'ailleurs en ces poèmes d'autres forces d'attaque, plus insidieuses, moins visibles, et pourtant peut-être plus efficaces encore : ce sont celles qui commandent le relief propre du langage. Car lire ces poèmes c'est se prêter, bon gré mal gré, à une entreprise de violence ; c'est accepter de se laisser bousculer, et cela dans leur*

*syntaxe, leur phonie, leur vocabulaire, leur rhétorique même par le jeu toujours repris de leur rupture. C'est encore faire descendre en soi leur poids d'obscurité, laisser opérer jusqu'à son terme la force de leur subversion : acquiescer en somme à ce que Dupin nomme quelque part leur « foisonnante et meurtrière illisibilité ».*

*Or cet illisible proliférant n'a rien de gratuit, cette violence ne relève pas, ou pas seulement, d'une volonté cruelle. Leur intention est bien évidemment ontologique. Cette poésie se donne un projet partout décelable : troubler, secouer, puis finalement traverser par l'acte d'une sorte de transe verbale, — tout à la fois contraction et éclatement, jet et retrait, ou comme le dit mieux Dupin, « excès » et « défaut », manque débordant —, le tissu des évidences quotidiennes. L'être ne sera en effet possédé dans son abrupt, dans la sauvagerie recrée de son face à face, dans l'absolu de sa torridité ou de son parfum, que si nous réussissons d'abord à en compromettre la perfection, à en dévoyer la complicité trop facile, à en adultérer la plénitude. L'intégrité d'un monde poétiquement dicible et partageable ne se découvrira qu'au terme, ou plutôt dans le moment infiniment aigu et toujours repris d'une dégradation, d'une perte. « Tout nous est donné, mais pour être forcé, pour être entamé, en quelque façon pour être détruit, — et nous détruire. »*

*Cette œuvre relève donc bien du vœu de négativité qui semble aujourd'hui soutenir quelques-unes des recherches poétiques les plus profondes. Par rapport à Bonnefoy, Du Bouchet, Jaccottet, ses amis et ses proches, la tonalité propre de Jacques Dupin tient, me semble-t-il, tout à la fois à l'opacité contractée de sa parole et à l'activisme de sa créativité imaginante. Car*

le geste de destruction passe ici à travers les substances les plus dures, les plus pures : ainsi feux, roches, ciels, vents ou nuits. Il aime par exemple à susciter dans l'absolu de la solidité pierreuse cette sorte de propagation, puis d'unanimisation de la brisure qu'est l'éroulement. Dans l'éboulis se vivent alors à la fois le vertige heureux de la défection et l'attirance du bas, la joie de l'écrasé. Ou bien le rêve de dislocation se satisfait à travers des continuités plus lentes : démembrement linéaire de la bifurcation, puis, multiplié, de la ramification, telles que les réalisent ces figures égarantes, le labyrinthe ou la forêt (elle « dresse | la grille | d'un supplice spacieux | où l'on se regarde mourir | avec des forces inépuisables »). A la limite la destruction devient effacement pur, enfoncement dans l'opacité négative de la nuit ou de la terre, aveuglement, dissémination boueuse et poussiéreuse. Livrés à l'« effondrement », à la « dérive souveraine », souterrainement repris par la « peau du dehors qui se retourne et nous absorbe », nous nous abandonnons alors à la noire brutalité de l'en-dessous, au chaos sacré de la substance, à tout l'inconnaissable d'une ombre, d'une mort.

L'être est donc bien ici « acquiesçant pour disparaître », mais pour aussitôt « revenir », renaître et resurgir de sa disparition même. Acte de pivotement, de renversement des significations et des valeurs imaginaires que ne cesse de rêver et de réopérer, chaque fois différemment, le poème. Il s'agira par exemple, de vivre, dans et par-delà l'effondrement, le « tout-puissant affleurement » qui fonde au cœur du roc la montée d'un autre être. Ou le flux se laisse recouvrir par un reflux. Ou « de la masse enchevêtrée des lignes » a lieu « le brusque arrachement qui nous apaise ». « Le rocher qui obstrue le

*sens » n'est plus alors « qu'un nuage désœuvré qu'on traverse », ou mieux encore l'espace où mûrit une liquidité, l'issue d'une signification nouvelle : « la goutte d'eau, arrondie | par le songe avare | d'une montagne de granit et de nuit ». La dissémination devient semailles. La ligne de brisure apparaît comme l'ouverture du profond, et en vertu d'une modulation phonétique nécessaire, comme une ligne d'embrasure, c'est-à-dire encore comme la dimension féconde d'un brasier. La dislocation irrigue. L'entame se lit comme la « faille du ciel effervescent ». L'écroulement même surgit, ainsi dans ce paysage où « la foudre fait germer la pierre ». « Sur les pitons qui commandent les gorges | Des tours ruinées se dressent | Comme autant de torches mentales actives. » Levée, ardeur d'une pensée qui reste fidèle en elle à la loi de ruine et d'éboulis. La rêverie de Dupin obéit ainsi au mouvement qui la porte toujours à extraire du non, c'est-à-dire du déchirement, de la chute, de l'étouffement, de l'aveuglement, de la mort, du « malheur qui n'a pas de nom », les principes générateurs d'un oui : c'est-à-dire d'un assentiment, d'un souffle, d'une fraîcheur neuve, d'un désir inconnu, d'un « chemin frugal », d'une « soif échançrée ». Échançrure qui vise aussi à appeler et à réunir en elle l'espace d'un futur, la dimension d'une collectivité humaine retrouvée.*

*Ce continuel avènement d'être, à travers le non-être, a besoin pour se réaliser d'un site lui aussi paradoxal, celui du poème. Car le mot ne peut appeler l'objet à se nier et se détruire, pour se réaliser en un objet plus pur, ou plus humain, qu'à la condition de se détruire aussi lui-même, ou du moins de se charger de négativité, de s'affecter de nuit. La voix ne parle ainsi jamais qu'étouffée, que transie de mutisme. « Le silence creuse*

son lit dans la parole jusqu'au cœur de celui qui ne l'attend plus, qui veille et travaille dans la souffrance de sa non-venue. » Mais au bout de cette veille, voici encore une naissance : « Le silence qui reflue dans la parole donne à son agonie des armes et comme une fraîcheur désespérée ». Et ce silence s'étend aussi dans l'espace physique du poème : glissé entre les mots pour y briser, de sa faille blanche et souveraine, la trame trop facile et le sens avoué. La signification poétique vit ainsi de son propre obscurcissement constant, elle se situe à la limite d'un contact avec le non-sens qui la menace, et qui l'engendre. Ou, pour reprendre une belle image de Dupin, le poème, c'est « la maison ouverte, inaccessible, | Que le feu construit et maintient ». Maison construite, le sens réunit en une contraction de mots l'ensemble éclaté des choses ; maison ouverte, il se creuse, par l'exercice incessant du pouvoir de déchirer, et de s'autodéchirer, c'est-à-dire de réunir différemment ce qu'il déchire, vers une dimension indéfinie et quasi inaccessible du sens. Le poème se soutient donc, se maintient de sa brûlure même, c'est-à-dire de la puissance qu'il invente à chaque instant de se consumer, — de s'achever ou de se taire. Il n'est jamais que sa propre mort, que sa propre naissance : « une naissance abrupte et infinie ».

Jean-Pierre Richard.



**Gravir**



## SUITE BASALTIQUE

### GRAND VENT

Nous n'appartenons qu'au sentier de montagne  
Qui serpente au soleil entre la sauge et le lichen  
Et s'élançe à la nuit, chemin de crête,  
A la rencontre des constellations.  
Nous avons rapproché des sommets  
La limite des terres arables.  
Les graines éclatent dans nos poings.  
Les flammes rentrent dans nos os.  
Que le fumier monte à dos d'hommes jusqu'à nous!  
Que la vigne et le seigle répliquent  
A la vieillesse du volcan!  
Les fruits de l'orgueil, les fruits du basalte  
Mûriront sous les coups  
Qui nous rendent visibles.  
La chair endurera ce que l'œil a souffert,  
Ce que les loups n'ont pas rêvé  
Avant de descendre à la mer.

## LA PAROLE

Ton vœu qui répugne à l'aisance d'une trame  
appauvrie,  
Balance entre deux morts.

Les marges se resserrent autour de ton lingot aride  
Et déjà, le dernier refuge, le feuillage, flambe,

Ô ma parole en perte pure,  
Ma parole semblable à la rétraction d'une aile extrême  
sur la mer!